

Un homme heureux

« J'étais fier du corps de mon père. »

Kafka, *Lettre au père*

Elle se dit que ce jour devait arriver. Plantée derrière lui, les poings fourrés dans les poches de son sweat, elle ne le quitte pas des yeux. Il est assis à son bureau. De dos, on voit ses coudes danser pour faire pivoter la règle d'acier avec laquelle il trace de longues lignes. Il a son casque vissé sur les oreilles et pousse de petits gémissements en rythme. Quelques paroles s'échappent, volent dans la pièce. *Pourquoi les gens qui s'aiment sont-ils toujours un peu les mêmes ?* Ce jour devait arriver. Pas parce qu'elle l'aurait prévu depuis déjà des mois, voire des années, ni rendez-vous avec soi-même, ni promesse de sang, c'est pas son genre. Ça devait arriver, oui, mais hors de tout devoir, hors des *tu dois* qu'on dit aux enfants, *tu dois finir ton assiette, tu dois aller te coucher*, mais pour ça *tu dois te mettre en pyjama* et finalement *tu dois faire ça et ça pour que Papa soit fier de toi*, mais surtout *tu ne dois rien dire de ce qui vient de se passer*, comme il le lui avait tant répété, pendant toutes ces années, une fois par mois puis deux puis presque toutes les semaines, jusqu'à ce qu'il ne soit plus nécessaire de rien dire parce qu'au milieu même de ces silences nocturnes qui avaient fini par tapisser la maison tout entière ils savaient tous les deux très exactement ce qu'elle devait et ne devait pas faire pour rendre *Papa* indubitablement fier. *Ce sont des gens heureux*. Non, vraiment, si ça devait arriver, c'est plutôt au sens où on dit que le jour *doit* succéder à la nuit ou bien que tout corps lancé dans les airs *doit* finir par retomber. Ce sens-là ne vient pas des hommes, il ne tient pas dans les mots, ces marchandises bizarres qu'ils s'échangent en souriant pour tenter l'air de rien de faire faire aux autres, de les défoncer pour leur bien, de les broyer avec la main sur le cœur. C'est un sens mystérieux qui éclate et déborde parce qu'il vient des profondeurs de la terre et c'est justement parce qu'elle le sent remonter depuis les profondeurs, là, aujourd'hui, traversant ses pieds bien campés au milieu de ce bureau, qu'elle comprend que ça *doit* arriver. *Ben y a rien à dire, y a rien à faire pour eux*. Des scènes lui reviennent. Ces quelques moments passés avec lui où elle s'était sentie bien. Ces rares *tu dois* qui lui avaient apporté de la puissance au lieu de la honte. Ces journées en forêt. *Tu dois suivre une ligne imaginaire entre la vrille et l'arrière de l'œil*. Puis, quand elle a pu tirer, *tu ne dois pas ralentir ton swing avant d'appuyer sur la détente*. Encore plus tard, après de nombreux ratés, *tu dois ouvrir la peau ventrale avec de petits coups de lame sans jamais enfoncer ton couteau pour ne pas percer les viscères*. Elle a échoué, elle a pleuré, elle a continué. Encore et encore. Avec un acharnement qu'il s'exerçait à lui transmettre, mais qui parfois, pendant la traque, l'espace d'une seconde et sans qu'il puisse bien l'expliquer, lui semblait provenir d'ailleurs encore. Mais il se reprenait immédiatement. *Un jour, tu seras une vraie chasseuse et Papa sera fier de toi*. Elle savait que ce jour devait arriver. *Pourquoi les gens qui s'aiment sont-ils toujours un peu rebelles ?* Il lui a appris la dissimulation, le silence, la patience. Savoir toucher juste pour tuer vite et bien. Pas pour montrer aux autres comme elle savait viser, tirer, trancher, à quels autres d'ailleurs l'aurait-elle montré puisqu'il n'y avait pas d'autres, puisque que le monde entier se condensait jusqu'à l'extrême pour prendre les exactes proportions de cette forêt où il n'y avait que lui, elle et la bête ? Pas davantage pour lui montrer à lui, pour obtenir ce sourire discret qu'elle apercevait sur son visage lorsqu'il constatait l'assurance des gestes qu'elle faisait. C'est uniquement par respect pour la bête qu'il fallait bien faire. C'était le fond de son enseignement. On ne tue jamais une

bête qu'on ne respecte pas. *Pourquoi les gens qui s'aiment sont-ils toujours un peu cruels ?* Ça doit arriver maintenant. Elle passe sa main droite dans le dos et retire le couteau de sa gaine. Elle avance d'un pas vers lui. Grande inspiration. *Quel que soit le temps que ça m'prenne. Quel que soit l'enjeu.* En une seconde, son bras gauche lui saisit le front par derrière pour lui plaquer la tête contre sa poitrine. Il sursaute. Elle a déjà reculé de deux pas. Il se lève d'un bond et se retourne, sa règle à la main. Il la regarde, halluciné, baisse les yeux sur la mare de sang, s'écroule au pied du bureau. Son casque tombe à la renverse. *Je veux être un homme heureux.* Il tousse, la bouche ouverte. Il place la main gauche sur sa plaie. Sa respiration se calme. Il redresse légèrement la tête et plante ses yeux dans les siens. Pourquoi maintient-il la pression ? Qu'est-ce que ça change ? La carotide et la jugulaire externe sont tranchées. Il le sait. Il sait qu'elle le sait. Ça n'en finit pas de pisser. Il tousse à nouveau. Ou bien est-ce qu'il rit ? Non, il ne rit pas, enfin on ne dirait pas qu'il rit, mais quelque chose qui a l'air d'un sourire, de ce sourire qu'elle connaît si bien et qu'il lui semble reconnaître, peut-être parce qu'elle l'a trop vu ou bien parce qu'elle l'attend et croit ô combien le mériter en cet instant, quelque chose de cela, oui, se lit maintenant sur son visage et y reste figé alors qu'il retire la main gauche de sa gorge. *Il faut me le dire au fond des yeux.* Combien ce moment dure-t-il ? Une vingtaine de secondes, montre en main. Mais comme il n'y a dans sa main à lui que la règle en acier à laquelle il s'agrippe tendrement, et dans sa main à elle que le couteau qu'elle essuie sur le dos de sa cuisse avant de le rengainer, ce moment s'étire et s'étire, ce n'est plus un moment, ce sont des heures, des jours, une éternité pendant laquelle ils se tiennent par les yeux pour repartir en forêt. Soleil. Patience. Coup de feu. Sourire. Silence. La bête expire.